

Études littéraires africaines

OPLAND (Jeff), *The Dassie and the Hunter, A South African Meeting*. Scottsville : University of Kwazulu Natal, 2005, 389 p. – ISBN 1 86914-036-2



Alain Ricard

Number 24, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035378ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035378ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, A. (2007). Review of [OPLAND (Jeff), *The Dassie and the Hunter, A South African Meeting*. Scottsville : University of Kwazulu Natal, 2005, 389 p. – ISBN 1 86914-036-2]. *Études littéraires africaines*, (24), 103–104.
<https://doi.org/10.7202/1035378ar>

Afrique noire anglophone

OPLAND (JEFF), *THE DASSIE AND THE HUNTER, A SOUTH AFRICAN MEETING*. SCOTTSVILLE : UNIVERSITY OF KWAZULU NATAL, 2005, 389 P. – ISBN 1 86914-036-2.

Jeff Opland, philologue médiéviste au Cap, auteur d'une thèse sur la poésie anglo-saxonne (*Anglo Saxon Oral Poetry*, 1980), a rencontré David Yali Manisi au début des années 1970 et il nous livre ici, sur le mode narratif, ce dont il a donné un compte rendu scientifique dans ses deux livres précédents (*Xhosa Oral Poetry*, 1983 ; *Xhosa Poets and Poetry*, 1998). Écoutant D. Yali Manisi pour la première fois, il eut soudain l'impression de se trouver face à ce qu'Albert Lord avait entendu dans les Balkans quelques décennies auparavant : un poète oral composant son texte en même temps qu'il le représentait, le « performait », si nous osons le néologisme ! Le barde (*imbongi* xhosa ou zoulou, *seroki sotho*) ne compose pas les formules : il compose *avec* les formules.

L'Afrique australe a été le lieu de collectes importantes de chants épiques portant sur les rois et les héros des divers peuples sud-africains. Ces modes de composition orale n'ont pas cessé avec la diffusion du livre et les *imbongi* ont continué à jouir d'un statut à part dans leurs différentes sociétés. J. Opland a passé une bonne partie de sa carrière à essayer de comprendre ce phénomène et, pour cela, il a transcrit et traduit. Il a aussi travaillé avec D. Yali Manisi, discuté ses textes, étudié son mode de composition. J'insiste sur ce fait car les traductions, du xhosa en anglais, de J. Opland sont magnifiques. Il a publié des textes dans l'esprit de ce que propose la belle collection de Classiques Africains : pensons par exemple aux travaux de Christiane Seydou.

À ces travaux philologiques, il a ajouté la dimension d'un travail de terrain expérimental : il demandé à D. Yali Manisi de composer des poèmes « de chic », et il les a enregistrés, traduits et commentés. Pour J. Opland, D. Yali Manisi illustre les théories de Lord sur la composition pendant la performance : « An oral traditional performer must be illiterate » (*Xhosa Poets and Poetry*, 1998, p. 157). Le poète oral doit-il vraiment être « illettré » ? D. Yali Manisi est aussi un écrivain, comme l'était Samuel Mqhayi (p. 226-227) et cette dualité le dessert. Le barde refuse le folklore : il veut rester un chroniqueur de son monde et un chroniqueur politique. Dans les années 50, il a célébré Mandela et l'ANC, plus tard il est devenu une sorte de poète officiel du Transkei (l'un des premiers bantoustans), poète louangeur, mais aussi critique. Nous étions en plein apartheid et J. Opland fut victime, en Afrique du Sud, d'une sorte de boycott intellectuel du fait de son association avec un poète noir. Son livre ne nous laisse rien ignorer des conditions de ce que devint leur collaboration : l'emploi d'assistant de recherche obtenu par J. Opland pour D. Yali Manisi, les incompréhensions, les petites bureaucraties. En 1988, J. Opland donne un cours sur la poésie orale avec D. Yali Manisi aux États-Unis, à Vassar Collège ; évidemment il est dénoncé,

cette fois comme suppôt de l'apartheid, et D. Yali Manisi comme « collabo » : il fallait s'y attendre !

Son dernier livre est à la fois une chronique de sa recherche et une sorte d'autobiographie intellectuelle, parfois d'une touchante naïveté. On ne peut éprouver qu'admiration et estime pour cette œuvre scientifique. Elle permet de donner un contenu à une « oralité » dont le fonctionnement poétique a rarement été étudié avec une telle envergure, une telle profondeur et une telle conscience politique des rapports de force qu'elle impliquait, dans ses processus de production, de collecte, de transcription et d'édition.

■ Alain RICARD

SAMASSA (KALIL K.), *TRADITIONS ET POUVOIR POLITIQUE DANS LE ROMAN NIGÉRIAN. ESSAI DE LECTURE SOCIOCRIQUE ET POSTCOLONIALE*. PARIS : L'HARMATTAN, 2006, 302 P., BIBL., INDEX – ISBN 2-296-0726-6.

Kalil K. Samassa a soutenu une thèse en Sorbonne (Paris 3) il y a huit ans et il vient de publier cet ouvrage à la suite de la recherche menée pour obtenir son doctorat. Il tente de faire entrer en dialogue la socio-critique et le postcolonialisme pour aborder les grands textes de la littérature nigériane, une des plus fécondes du continent. On ne peut qu'être impressionné par cette ambition. L'ouvrage est d'ailleurs imposant (plus de 300 pages), bien documenté, audacieux et plaisant à lire quoique touffu. L'auteur entend montrer que la littérature est dépositaire d'un savoir sur le politique. Elle est, dit-il avec Paul Aron, un lieu de maîtrise de la langue, donc d'intégration sociale, mais il prend soin néanmoins – et mérite pour cela d'être loué – de s'opposer aux tendances littéraires apolitiques et a-conflictuelles. Il cherche à montrer que les littératures des trois grandes régions (*igbo*, *yoruba* et *haoussa*) détiennent la clef des difficultés rencontrées par le Nigeria dans son effort de construction nationale. Il étudie donc les œuvres d'Achebe, Soyinka, Aluko, Ekwenzi, Balewa, Njoku, Zainab Alkali, Iyayi, Omotoso.

Pourtant le lecteur a le sentiment que la conjonction du littéraire, du sociologique, du politique et de la question nationale reste au niveau des intentions. En effet, l'écriture de ces auteurs et leur style demeurent, pour K.K. Samassa, des outils au service de leur témoignage alors que pour la littérature, ce sont plutôt des matériaux qui la définissent. Le sociologique, le politique et le national ne convergent nullement à ce niveau pourtant désigné comme essentiel par Adorno qui reprochait à Lukacs et à Brecht d'oublier que le littéraire se définit par les mots et que, de ce fait, ceux-ci sont beaucoup plus qu'un outil. Biyi Bandele-Thomas, absent du corpus, peut-être parce qu'il n'est ni Igbo ni Yoruba ni Haoussa, l'a fort bien compris et ses textes extravagants, hachés, incapables de conduire l'histoire au-delà d'une suite échevelée d'anecdotes, ses romans qui se réfutent lorsqu'il apparaît que le narrateur est fou, renvoient à une nation folle, qui ne peut se construire, qui balbutie. Il est l'écrivain d'une crise qui va bien au-delà des trahisons dénoncées par le texte hiératique et digne d'Achebe où la nation a encore la grandeur de son passé et de ses traditions. Le texte-nation inscrit donc dans le